



THE RIVER AS HABITAT

2024

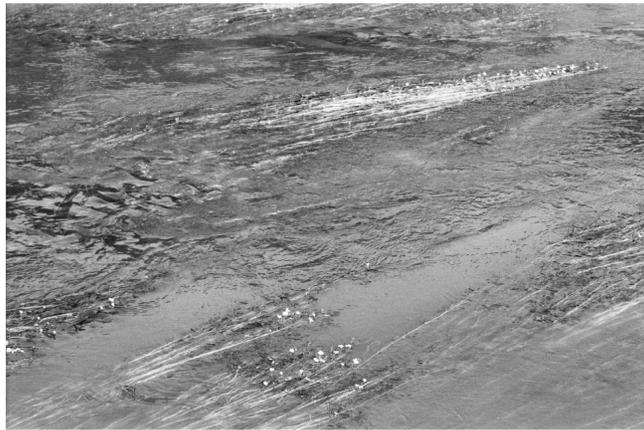
ARTISTE :
LAURIANNE BIXHAIN
WWW.LAURIANNEBIXHAIN.COM

LIEU :
LYCÉE EDWARD STEICHEN CLERVAUX
1 RUE EDWARD STEICHEN
L-9707 CLERVAUX

MAÎTRE D'OUVRAGE :
MINISTÈRE DE LA MOBILITÉ ET DES TRAVAUX
PUBLICS
ADMINISTRATION DES BÂTIMENTS PUBLICS



L'œuvre a été inspirée par la Clerve. Cette rivière fait partie du bassin versant du Rhin. Elle naît dans la région du Lycée Edward Steichen –elle s'étend en nous et, réciproquement, nous nous étendons à elle– avant de poursuivre son chemin à travers une partie de l'Europe. Elle rencontre d'autres cours d'eau, ~la Wiltz, ~la Sûre, ~la Moselle et ~le Rhin qui se déverse dans la mer du Nord. Le Rhin traverse des territoires marqués par l'industrie et relie, parmi d'autres cours d'eau, différentes localités à un ensemble plus vaste – dont le site du LESC construit sur une ancienne friche industrielle.



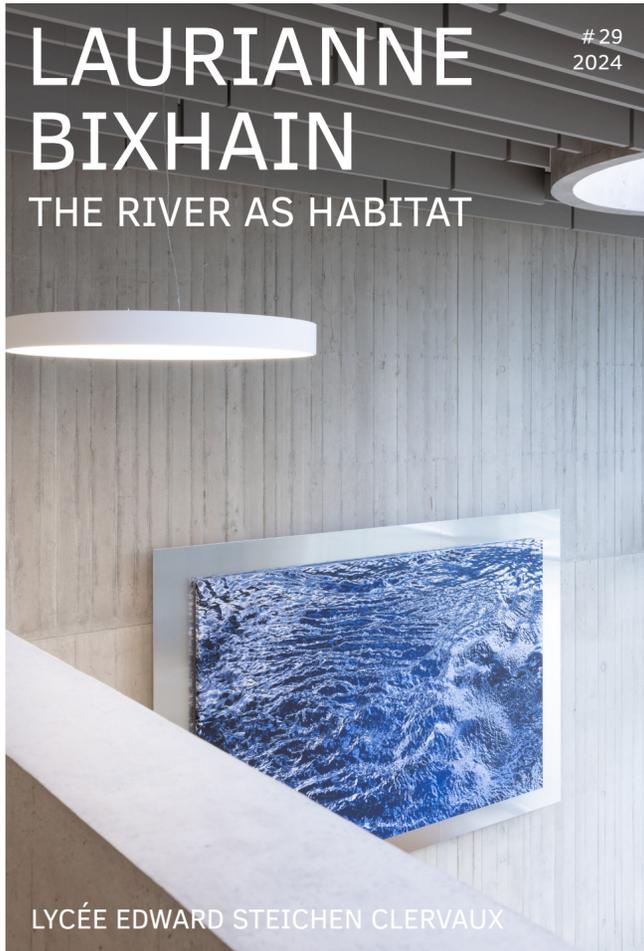
Laurianne Bixhain was born in 1987 in Wiltz. She received a BA and an MFA from the School of Fine Arts, Bordeaux and completed a *Meisterschülerstudium* in photography at the Academy of Visual Arts, Leipzig.

Recent exhibitions include *Deep Deep Down* at Mudam, Luxembourg (2023) and *What remains is an intermediary thing*, repeated at Reuter Bausch Art Gallery, Luxembourg (2023).

She was a resident at Künstlerhaus Bethanien, Berlin (2024); Kordon, Hiiumaa (2024); Centre national de l'audiovisuel, Luxembourg (2022); ISELP, Brussels (2021); Centre Culturel

Irlandais, Paris (2021); Biermans-Lapôtre Foundation, Paris (2018); Darling Foundry, Montreal (2017) and Islington Mill, Manchester (2016). She was included in the 2018 edition of the *Rencontres de la photographie*, Arles as well as the 2016 edition of the European Month of Photography, Berlin.

In 2018, she was awarded the LEAP–Luxembourg Encouragement for Artists Prize.



Une eau dont les tumultes échappent au sens attendu du courant, une rivière dont le chaos de la surface laisse entrevoir la puissance active de ses profondeurs. Il n'y a pas de berges pour se repérer ni se retenir. Seulement l'eau qui nous entraîne point ne peuvent s'accrocher. À la verticale, à l'horizontale, c'est la même glace ni froide ni chaude, c'est la même brillance qui nulle part ne les retient. Elles avancent, il n'y a pas d'avant, il n'y a pas de futur, il n'y a pas de passé. L'étrangeté dessinée par l'image de synthèse. La rivière familière prend ici une dimension quasi fictionnelle. Parmi ces paysages, dont les humains définissent les contours, cette eau affirme sa violence propre, ses remous qui lui appartiennent.

La perturbation et la transformation sont au cœur de cette œuvre, inspirée d'un corpus de textes qui, chacun à leur manière, évoquent différents aspects des pouvoirs féminins : la capacité à se mouvoir, à échapper à une forme fixe, à faire corps ensemble, à rompre l'ordre qui pourrait sembler, à faire corps ensemble. Dans son article *Putting Her in Her Place: Woman, Dirt, and Desire*, Anne Carson évoque des figures féminines de la mythologie grecque dont le désir est associé à la liquéfaction et dont la porosité mettrait à mal la stabilité du foyer ou l'on voudrait l'assigner – comme Clytemnestre qui enférme Agamemnon dans un vêtement qui n'a pas de limites. À l'instar de ces figures, *The River as Habitat* affirme la force vive d'une rivière qui, au gré de ses changements, dessine son lit. Ainsi, cette masse liquide est pensée comme un personnage collectif qui porterait en son sein une force immuable, comme ce récit d'une foule de femmes qui

The River as Habitat
avancent vers un combat, celui de leur émancipation :

« Elles se déplacent sur la surface lisse, brillante. Leurs mouvements sont des transitions, des glissements. Elles sont étourdies par les reflets au-dessus des berges pour se repérer ni se retenir. Seulement l'eau qui nous entraîne point ne peuvent s'accrocher. À la verticale, à l'horizontale, c'est la même glace ni froide ni chaude, c'est la même brillance qui nulle part ne les retient. Elles avancent, il n'y a pas d'avant, il n'y a pas de futur, il n'y a pas de passé. L'étrangeté dessinée par l'image de synthèse. La rivière familière prend ici une dimension quasi fictionnelle. Parmi ces paysages, dont les humains définissent les contours, cette eau affirme sa violence propre, ses remous qui lui appartiennent.

Le corps humain est en grande partie constitué d'eau. Les fluides circulent en nous, transportent les éléments vitaux, se renouvellent sans cesse. Regarder cette rivière consiste à contempler le miroir de nos propres mouvements internes. Observer cette eau en tant que force de transformation permet de nous raconter l'histoire de notre existence parmi notre milieu, de nos émotions changeantes, de notre corps qui change.

The River as Habitat ouvre les possibilités de la fiction, et s'ancre dans un

« The collective process of composition lies hidden behind this fiction of an author who can own words and sentences and paragraphs. In fact, only communities write. What some writers call the 'imagination', 'inner voice', or 'creativity', is an instrumental embodiment of the multi-vocal sociality that makes our work. »
Matthew Stadler, Composition as Publication

L'image de synthèse a été réalisée en collaboration avec Victoria Pacheco et la scénographie avec Yūichiro Onuma.

